Publié dans *Septentrion* 2013/3.
Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

«PARTOUT DES VOLEURS ÉTAIENT À L'AFFÛT» : L'ŒUVRE EN PROSE DE MENSJE VAN KEULEN

Ce qui fait la grande force des nouvelles brèves en prose de Mensje van Keulen - pseudonyme de Francine van der Steen -, c'est que la tragédie et l'horreur vous rentrent d'emblée sous la peau. Sa virtuosité réside dans le peu d'efforts que ce résultat semble lui coûter - elle nous donne l'impression d'un joueur d'échecs sur le point de faire mat. Même le coup d'envoi de cette écriture de sprinteuse est réduit au strict minimum. «Doris vivait seule», dit un des incipit. On chercherait en vain plus grand dépouillement. Ou cet autre: «Partout des voleurs étaient à l'affût, d'après sa mère».

S'agissant du genre de la nouvelle brève, Mensje van Keulen (° 1946) suit deux traces, parfois même dans un seul et même récit. Elle manifeste un penchant pour le «gothique familial» - comme celui que l'on peut trouver dans *Bizarre, bizarre* de Roald Dahl. Ce côté déjanté apparaît clairement dans *Zand* (Sable), où un homme, après avoir essuyé les reproches amers de son épouse relatifs à un ancien adultère - le tout rendu dans un splendide monologue désespéré - se rend sur la plage afin d'y retrouver quelque peu ses esprits, pour finir par être interminablement violé par un grand Noir, l'auteur ne nous faisant grâce, qu'il joue un rôle ou non, d'aucun détail malsain. La deuxième trace que suit Mensje van Keulen est celle d'une littérature faisant la part belle aux «tranches de vie», où le désespoir muet, le chagrin incontrôlable et les pleurs intérieurs sont à l'affût, tout comme dans la prose exemplaire de l'écrivain américain Raymond Carver.

Dans les six nouvelles de son dernier recueil *Een goed verhaal* (Une bonne histoire, 2009), Mensje van Keulen, par son art consommé du monologue intérieur ou de la logorrhée obsessionnelle, transcende l'esquisse et confère à l'histoire une résonance humaine universelle. Jamais elle n'est aussi caustique que lorsqu'elle expose un comportement irrationnel, comme celui de Paula dans *Bedevaart* (Pèlerinage) qui, éméchée, tripote un urinoir pour hommes: «Elle racle du bout des doigts la jaune viscosité, qui se glisse sous ses ongles. Plus bas, encore plus bas, jusqu'au fond, Paula.»

Mensje van Keulen, photo M. van den Berg.

DÉSAXÉS ET EXCENTRIQUES

Mensje van Keulen possède également un souffle puissant qui lui est unique, comme l'attestent ses meilleurs romans. Elle a commencé à pratiquer ce genre dans les années 70 du siècle précédent, à l'époque où le «réalisme d'intérieur» était en vogue aux Pays-Bas. C'est toutefois des années 1990 que date le sommet de sa production romanesque. Le conte moderne *De rode strik* (Le Nœud rouge, 1994), par exemple, se déroule dans une rue petite-bourgeoise de La Haye, probablement dans les années 1950, où les modestes souffrances sont légion mais ne se disent pas. Après que son mari l'a quittée, la mère de deux jeunes filles mineures, Maria et Bee, entre en contact avec le cousin de ce dernier, homme d'un certain âge, «quatre-vingt-dix-sept kilos dans le plus simple appareil». La présence du sinistre oncle Leen est loin de réjouir les sœurs, et peu après lui avoir fait passer l'arme à gauche, Maria, la brave meurtrière, pousse un soupir de soulagement: «Je crois bien que le malheur a quitté la rue.»

Les êtres, dans le portrait qu'en dresse l'auteur, conservent une part d'indéchiffrable, et si bonté il y a chez eux, elle n'est jamais absolue. Dans son roman évoquant des figures d'artistes *De laatste gasten* (Les Derniers Hôtes, 2007), on peut lire: «Personne n'est comme il faut, ce n'est que dévergondage, tripotage et baisouillage à tout va.» Mensje van Keulen donne la pleine mesure de son talent lorsqu'elle nous parle d'escrocs, qui ont précisément ceci de singulier qu'ils contrastent, d'une manière qui nous les rend attachants et sympathiques, avec ce mal rampant qu'incarnent leurs congénères, jamais à court de ressources pour ce qui est d'épiloguer sur les normes et les valeurs.

Dans cet environnement crépusculaire, un titre comme *De gelukkige* (Celle qui était heureuse, 2001) semble faire figure d'exception. Il faut en outre y voir un impératif: que le protagoniste soit heureux ou non, la problématique est fixée d'emblée. Le titre, au demeurant, renvoie toute association éventuelle à un genre bien précis, celui du roman naturaliste. De tels titres, à l'époque, mettaient davantage l'accent qu'aujourd'hui sur le caractère «faible» de

personnages décrits comme des perdants, et pourtant l'approche de Mensje van Keulen n'est guère différente. Car heureuse, sa narratrice, ne l'est pas. Nora est une femme entre deux âges, qui, dans sa jeunesse, a épousé un mécanicien du pays, Martin. Ce mariage s'est maintenu de longues années, bien que Martin n'ait jamais cessé de la tromper. Les circonstances l'amènent à prendre un amant, l'architecte Daniel. Une idée suggérée par Martin lui-même, qui trouve la chose excitante. Mais ce qu'il n'avait pas prévu finit par se produire: Nora, pour qui Martin était le premier et unique amour et qui avait toujours considéré le sexe comme une corvée, tombe éperdument amoureuse de Daniel. Elle va même jusqu'à l'accompagner à Islamabad, au Pakistan, un pays au gouvernement réactionnaire où la situation va fortement se dégrader: Daniel boit comme un trou et n'hésite pas à la dérouiller, ce qui pousse Nora, après trois semaines, à fuir le pays et à rentrer au bercail, où Martin l'attend plein d'espoir. Fort judicieusement, Mensje van Keulen s'abstient de fournir une réponse univoque à la question de savoir si le bonheur de Nora a des chances de durer.

Par contre, elle laisse le champ libre aux suggestions, dont l'offensive étaie le roman. Ce sont les détails qui tiennent le haut du pavé. Une théière suffit à Mensje van Keulen pour échauffer un esprit jaloux. Dans sa maison de vacances, où Martin s'est probablement rendu avec sa maîtresse, Nora trouve sa théière, dont elle dit: «Elle se trouvait au centre de la table, et il en sortait un bouquet de fleurs des champs desséché, (...) gris et ratatiné, dans ma théière anglaise, où je n'avais jamais versé que du thé.»

Dans son dernier roman à ce jour, *Liefde heeft geen hersens* (L'amour n'a pas de cerveau, 2012), Mensje van Keulen se livre davantage encore dans le titre, la seule chose qui soit explicite dans le livre, et ce titre en constitue d'ailleurs l'incipit. Une expression qui reviendra obstinément tout au long du roman, pour bien nous faire comprendre quelles pulsions animales gouvernent l'être humain dans l'univers cauchemardesque de l'écrivain.

Après cette phrase d'ouverture, Mensje van Keulen, de quelques traits de plume élégants, nous plonge aussitôt dans un monde qui fut celui de Maria Callas - gloire éteinte, boudoir et *Vissi d'arte* de Puccini. Nous nous retrouvons à La Haye, dans l'appartement d'Irma, une ballerine d'âge vénérable. La Haye, ce n'est pas seulement les paillettes, les classes aisées, les colliers de perles dissimulant les ridules du cou et le *tempo doulou*[1], mais aussi la lie du peuple et les petites gens occupés dans des métiers de services ou remplissant des fonctions de simples exécutants. Le crime, la bassesse ordinaire y sont à l'affût. Les illusions s'y brisent sur la prosaïque réalité. Tout cela se retrouve déjà dans le prénom de la jeune veuve qui, dans la scène initiale, rend visite à sa voisine Irma dans son appartement. Elle s'appelle «Romy», en référence à Romy Schneider, mais oui, la diva du grand écran - Sissi - qui connut une fin si horrible: d'abord son fils empalé sur les pointes d'une grille, puis son suicide aux barbituriques. Ce destin est rappelé dans *Liefde heeft geen hersens*, sans que l'on en ressente vraiment la nécessité. Car le talent de Mensje van Keulen réside précisément dans cette maîtrise du trait à main levée, capable à lui seul, par le biais d'un détail, d'éveiller un monde.

Romy travaille dans un funérarium, où elle est préposée au café et aux petits gâteaux, mais en se faisant des à-côtés comme femme de journée, elle s'est constitué un réseau de «petites adresses», comme chez Irma. On n'entendra pas la voix de celle-ci de tout le roman, car dès le début Romy la découvre raide morte. Son expression lui fait peur, et elle pressent qu'il s'agit d'un meurtre. Romy se souvient qu'Irma s'était plainte de la disparition d'objets de valeur de chez elle, et ses soupçons se portent aussitôt sur son propre fils. Elle décide donc de maquiller le cadavre, pour faire croire qu'Irma s'est étouffée en mangeant une tartine.

Comportement étrange s'il en est. Mais reconnaissons qu'on ne rencontre pas d'être normal chez Mensje van Keulen. L'atrocité, chez elle, est précisément ancrée dans ce que l'on a coutume d'appeler «la vie ordinaire». Personne, nous est-il discrètement inculqué, n'est tout à

fait transparent, tout le monde possède un certain côté (et souvent un côté certain) inavouable. Ce fil rouge parcourt une œuvre magnifique, où pullulent désaxés et excentriques hauts en couleur.

Tous les détails que fournit l'écrivain trahissent le regard pénétrant qu'elle porte sur l'atrocité de l'existence petite-bourgeoise. Même dans un paragraphe tout ce qu'il y a de plus innocent, mon regard reste accroché à un ensemble de salon recouvert de plastique, «à travers lequel tes jambes nues, l'été, doivent se détacher avec un bruit de succion.»

CHAQUE DÉTAIL COMPTE

Mensje van Keulen utilise également tous ces détails pour donner corps aux deux autres piliers constitutifs de sa prose: son exceptionnelle intelligence psychologique des relations humaines et sa fascination pour les actes morbides. Commençons par ces derniers: si un décor est une entreprise de pompes funèbres, on sait à coup sûr que c'est Mensje van Keulen qui est à l'œuvre. Ainsi peut-on lire dans ces pages qu'un corps saute en l'air lors de sa crémation, «lorsque la température du four est augmentée de 800 à 1000 degrés». Autre exemple: quand Romy se rappelle la violence domestique qu'elle a subie, un simple détail suffit à en matérialiser toute l'horreur: «une manique de cuisine enfoncée dans ma bouche». Redisons-le: on ne trouve pas de gens normaux chez Mensje van Keulen. Cela n'a rien de particulier en soi. L'anomalie, l'insolite et le malheur remplissent l'éprouvette qui fait bouillonner la littérature. Ce qui est particulier, par contre, c'est que Mensje van Keulen parvienne à faire de ses personnages meurtris et / ou déments de tels êtres de chair et de sang, et qu'emportés par la lecture, nous en arrivions à les considérer comme on ne peut plus normaux. Cette illusion, Mensje van Keulen la provoque consciemment: sa prose se lit comme un immense refus de la condamnation de ses semblables.

Une fois chaussées ces lunettes d'écrivain, le monde est une mer où s'abreuver, une source inépuisable. Sous cet angle, chaque détail compte. Charger chaque détail d'un tel poids fait de l'écriture un défi, une aventure comportant un facteur de risque élevé: il suffit qu'une seule fois l'on ne fasse pas mouche, qu'une expression ne soit pas suffisamment dans le ton, et le défaut saute irrémédiablement aux yeux. La perfection n'est bien sûr pas tout à fait de ce monde, mais bien cette quasi-perfection admirable que Mensje van Keulen, sans jamais avoir l'air d'y toucher, nous offre avec tant de talent.

Jeroen Vullings
Rédacteur de l'hebdomadaire *Vrij Nederland* - critique littéraire.
jeroen.vullings@vn.nl
Traduit du néerlandais par Christian Marcipont.

Note : «Le temps passé», en indonésien. Pour les coloniaux et anciens coloniaux des Pays-Bas, le terme signifie en réalité «le bon vieux temps», c'est-à-dire une période qui s'étend grosso modo de 1870 à la Première Guerre mondiale.

LA VOIX DU MOLLAH

PAR MENSJE VAN KEULEN

Traduit du néerlandais par Christian Marcipont.

«Frappe-moi, que je puisse te frapper à mon tour.»

Daniel se pencha vers moi, une bouteille de vin à la main.

«Tu ne piges pas? Je veux que tu me frappes. Ici, dans ma figure, à gauche, à droite, où ça te chante.»

Je sentais son haleine qui empestait le whisky. Il y avait gros à parier qu'il était retourné aux terrains industriels de Mr. Khan, où les ouvriers philippins conservaient dans leurs baraquements tout ce qu'il faut pour s'humecter le gosier.

«Vas-y, frappe!»

Mais je ne bougeai pas d'un pouce et aucun son ne voulut sortir de ma gorge, tandis que lui, en jurant, renversait le vin sur moi, reculait de quelques pas chancelants et jetait la bouteille contre le mur.

Le restant de vin jaillit du verre brisé et éclaboussa le mur, les draps, le plancher.

«Je te frapperai tout à l'heure, va. À mort, cette fois.»

Sur ces mots, il se laissa tomber à côté de moi sur le lit et s'endormit presque aussitôt.

Je me détournai de lui et tentai de maîtriser les tremblements de mon corps en m'adressant mentalement à ce qui aurait pu être une bande d'enfants à calmer. Chut, épaule! Chut, bras! Chut, main! Dans le même temps, je m'exhortai à me lever et à partir. Toute la semaine, je m'étais promis de le faire, et si l'occasion s'était présentée hier soir de quitter la maison, je serais passée à l'acte. Daniel avait passé sa rage sur Sebastian, le cuisinier, un petit homme basané originaire du Pendjab. Le cœur au bord des lèvres, il avait craché un morceau de poisson sur son assiette. Puis il avait balancé le plat avec le reste du grand poisson en direction de Sebastian et s'était mis à hurler: «Tu veux nous faire crever? Tu n'as qu'à bouffer cette bête toi-même! Ou te la foutre dans le cul! T'es viré!»

Mes cheveux, trempés de vin, me rafraîchissaient la tête.

Lève-toi, me dis-je à moi-même, lève-toi.

Oui, il fallait que je me lève, certainement j'allais me lever. C'était ce qu'il y avait de plus intelligent à faire. Quitter Daniel, quitter ce pays qui m'angoissait un peu plus tous les jours et me rendait malade de nostalgie. Mon fils Robin me manquait, mon chien, mon chat, la rivière, des gens qui riaient, des visages où pouvait se lire une pensée; j'avais même envie de retrouver les ronchonnements de ma mère. Le seul que je ne voulais pas revoir, c'était Martin, mon mari.

Donc lève-toi, lève-toi maintenant.

J'eus l'impression de devoir m'arracher du lit et des vapeurs de la boisson.

Mes jambes tremblaient encore lorsque je me dirigeai vers la salle de bains. Dans la glace, mon visage avait l'air de saigner. Un filet me dégoulinait des cheveux sur la tempe. La semaine précédente aussi, mes cheveux étaient humides et rouges, mais j'en avais gardé un point de suture. Cela me faisait comme une effilochure quand j'y passais les doigts et, sans prévenir, m'élançait tellement que c'était comme si je recevais un nouveau coup sur la tête.

À voir mon t-shirt, on aurait dit que je m'étais tiré une balle dans le cœur. Je le pliai de manière à rendre les taches invisibles et le posai sur une petite armoire en rotin, à côté d'une bombe d'insecticide et d'une coupelle de fleurs blanches. Les fleurs ne parvenaient pas à masquer l'odeur que dégageaient les boules de naphtaline sur les tuyaux d'évacuation du lavabo et de la baignoire. Pendant que je prenais ma douche, une boule de naphtaline se mit à rouler d'un orifice de la bonde à un autre, comme dans cette sorte de jeu où il faut précisément empêcher la balle de tomber dans un trou. Il s'en fallut de peu que, réduite à pas grand-chose, elle ne disparût dans un des orifices, ce qui n'aurait pas manqué de faire remonter les cafards, rampant et faisant crisser leur carapace brune sur les carreaux. Mais ils n'étaient pas si coriaces que les coléoptères. Il suffisait d'une pichenette pour les tuer, je le savais bien, même si je ne m'étais jamais livrée à cette opération. Ils n'étaient pas vraiment laids et ne cherchaient pas à faire du mal, mais dès que j'en voyais un, mort ou vivant, j'avais toutes les peines du monde à ne pas crier.

J'étais en train de me sécher quand commença l'*azhan*. Les fenêtres de la maison avaient beau être hermétiquement fermées et l'air conditionné ronronner dans toutes les pièces, la voix du mollah passait à travers tout, cinq fois par jour. Tous les matins sans exception, l'appel à la prière et le croassement rauque des corneilles m'avaient réveillée, si je ne l'étais pas déjà dans mon lit, et puis j'entendais, venant d'une deuxième mosquée toute proche, un autre mollah accomplir son devoir pour l'une de ces sectes qui proliféraient par dizaines. Parfois une voix se détachait, qui élevait le texte au niveau d'un chant, et cela faisait penser tantôt au grégorien, tantôt à un fandango ou à un air languissant. Mais le plus souvent, c'était une musique monotone et plaintive, et après quelques jours, j'avais soupiré à Daniel qu'une telle obsession religieuse commençait à me démoraliser.

«Dieu est au musulman ce que la boisson est à nous autres, déclara-t-il. Allah akbar.»

Dieu est grand. Il rit, une espèce de rire jaune, mais un rire tout de même. À ce moment de la journée, il était encore à peu près intact. Juste une petite bière.

«Juste une petite bière, quel mal est-ce qu'il y a à ça?»

Il faisait encore sombre. Le seul à être déjà debout à cette heure était Hafiz, le portier. Il observait la règle prescrite pour la prière du matin: «Mieux vaut prier que dormir», et s'agenouillait sur son tapis au bord du gazon.

Extrait de *De gelukkige* (Celle qui était heureuse), Atlas, Amsterdam - Anvers, 2001, pp. 7-9.

IRMA

PAR MENSJE VAN KEULEN

Traduit du néerlandais par Christian Marcipont.

L'amour n'a pas de cerveau. Ce qui me fait penser à ces mots, c'est Maria Callas. Je pends ma veste au portemanteau et jette spontanément un œil dans la chambre à coucher, où, telle une madone, elle est accrochée au-dessus d'un bénitier. Elle est sur le point d'éclater en sanglots et ses lèvres entrouvertes veulent dire pourquoi, mais elle aurait beau pour ce faire chanter tous les mots qu'elle voudrait, la chose est on ne peut plus claire.

«Bonjour, Irma», crié-je sur le seuil du séjour.

Elle est endormie, assise dans son fauteuil. Il n'est pas rare que je la trouve dans cette position, le menton sur la poitrine, le chignon pas encore fait, si bien que ses cheveux pendent sur son visage comme des guirlandes, les bras à demi posés sur les accoudoirs, les jambes écartées. J'ignore pourquoi les personnes âgées, y compris Irma, ne croisent plus les jambes. Bien que le chauffage tourne à plein régime, elle porte son châle autour du cou. Sans doute a-t-elle de nouveau mal à la gorge. Je lui demande si elle veut quelque chose, mais elle continue à dormir paisiblement, même si cela fait tout au plus une heure qu'elle s'est levée.

Irma, tout comme le célibataire chez qui je fais le ménage pendant la semaine, est une de ces petites adresses que j'ai trouvées pour mes à-côtés, mais c'est aussi ma voisine. Lorsque nous avons déménagé au Régent, nom que porte cet immeuble de sept étages, elle y habitait déjà. Nous étant familiarisés avec la taille des pièces, le fourbi, les bruits et les odeurs sur la galerie-balcon, l'ascenseur, la vue, nous avons fait de même avec elle. Quoique approchant des quatre-vingts ans, elle était plutôt bien conservée. Ancienne danseuse de ballet, elle avait sur le tard dirigé une petite école de danse, d'où lui venait cette manière de marcher droite comme un cierge et de se mouvoir avec ce qu'il est convenu d'appeler une certaine grâce. Moi-même je venais d'avoir trente ans, Blanca en avait dix et Cristian huit.

Voilà comment va la vie. Je faisais de temps en temps les courses pour elle, les enfants entraient dans son appartement. Et il arrivait que Louis fasse quelque chose pour elle, même quand il était malade. Déplacer une armoire, huiler les charnières d'une porte, remplacer le joint d'un robinet. Avec ce style insouciant qui met les femmes à l'aise: il connaissait la

chanson. Pour ce genre de choses, elle aurait tout aussi bien pu faire appel à Harro, le gardien de l'immeuble, mais de prime abord elle avait compris qu'il valait mieux ne pas faire d'affront à son nouveau voisin, «macho» n'est pas pour rien un mot espagnol.

En février, j'ai commencé à travailler à Saint-François, et cette semaine-là, au *Al Medina*, une minisupérette, en oblique de l'autre côté de la rue, on a vidé un seau d'eau sur le trottoir. Cela faisait plusieurs jours que le thermomètre était descendu en dessous de zéro et la flaque a gelé. Irma a glissé dessus et s'est fracturé la hanche. C'est la dernière fois qu'elle est sortie dans la rue. Désormais, elle se contente de s'asseoir sur la galerie quand il fait chaud et qu'il n'y a pas trop de vent, mais ce balcon donne du côté nord et du vent il y en a toujours.

Elle décline à grands pas. Ses yeux et ses oreilles, sa mémoire: on dirait qu'elle capitule devant la vieillesse. Elle prend encore soin d'elle, ça oui, mais ses mouvements ont perdu leur souplesse, et sa jambe droite est récalcitrante. Elle se déplace d'un meuble à un autre avec beaucoup de lenteur et de précautions. Au début, le seul moment où elle ne se levait pas de son fauteuil, c'était quand Freddy, son chat, était couché sur ses genoux; maintenant, qu'il s'y trouve ou pas, elle reste assise et me laisse m'occuper de tout. Est-ce que tu peux aller chercher ça pour moi? Est-ce que tu veux bien ranger ça pour moi? Elle se plaint, elle me rabroue, mais je la supporte, ou bien je ne l'écoute que d'une oreille.

L'embêtant, c'est qu'elle est devenue soupçonneuse, elle m'a déjà plusieurs fois accusée de vol. De l'argent, sa montre, des épingles à cheveux: à quoi cela pourrait-il me servir, avec mes cheveux courts? Bien évidemment je retrouvais la montre, ses lunettes, la télécommande, et pas une seule fois son porte-monnaie n'était vide. Comment d'ailleurs pourrait-on se débrouiller pour mettre la main sur son porte-monnaie, son sac à main est toujours soit à côté de son fauteuil, soit à côté de son lit. Elle rétorquait à cela qu'elle était absolument certaine qu'il avait contenu plus d'argent, que le voleur le dérobait pendant son sommeil, mais qu'il était suffisamment rusé pour ne pas tout emporter, afin de lui faire croire qu'elle devenait sénile. Elle a émis l'hypothèse qu'il pouvait s'agir de Cristian, car il l'avait déjà volée plus d'une fois par le passé. Elle finit par dire qu'elle regrette, qu'elle sait bien que ce n'est pas moi qui irais la rouler dans la farine, et que les petits larcins de Cristian n'étaient alors qu'un péché de jeunesse qu'elle lui avait pardonné depuis belle lurette, alors, bon sang, qu'est-ce qu'elle avait à se lamenter ainsi? Mais ces remords ne duraient pas. Je pense qu'il serait plus raisonnable que je vous rende les clés, lui déclarai-je un jour. Son sang n'a fait qu'un tour, ce n'était pas ce qu'elle voulait, moi non plus, du reste.

Depuis sa chute, je passe souvent chez elle avant de me rendre à vélo au travail et souvent aussi quand j'en reviens, jamais beaucoup plus longtemps qu'une demi-heure. Je fais son lit, nettoie à gauche et à droite, remets un peu d'ordre, vérifie s'il y a du courrier, et nous bavardons si elle en a envie.

Extrait de *Liefde heeft geen hersens* (L'amour n'a pas de cerveau), Atlas, Amsterdam-Anvers, 2012, pp. 5-8.